



Présentation

[**Claude Wacjman^[1], Olivier Douville^[2]**

Le terme violence vient du latin *violenta* qui signifie caractère violent, farouche, force. Le verbe *violarer* signifie traiter avec violence, profaner, transgresser. Ces termes réfèrent au *vis* latin qui sous-tend l'idée d'une force en action, d'une force physique, d'une vigueur, d'une puissance, l'essence ou le caractère essentiel d'une chose. Le *vis* latin correspond à l'*is* homérique qui signifie muscle et encore force, vigueur et se rattache à *bia* qui veut dire force vitale. L'étymologie relie donc deux idées apparemment contradictoires, celle d'un instinct naturel de vie, celle d'une transgression contre ce qui institutionnalise et régleme la vie. Cette force agissante apparaît sous des formes variées autant dans la construction de chaque sujet que dans différentes sphères du social : agressions physiques ou verbales au sein de la famille ou dans l'espace public, meurtres, atteintes au patrimoine privé ou public, attentats, guerres, soulèvements politiques, génocides, mais elle peut aussi désigner les brusques modifications des équilibres et des phénomènes naturels lorsqu'elles font effraction dans l'environnement humain : irruptions volcaniques, tremblements de terre, etc.

Avec la violence se pose inévitablement la question des rapports de propriété et de responsabilité régissant le rapport de l'homme à son propre corps et à celui ou ceux d'autrui, et celle concernant tout autant son engagement dans la parole. Parler de violence suppose donc de parler d'une institutionnalisation du vivant, d'un *bios*. Dès lors la définition de la violence devient plus complexe. En effet, il est loisible de parler d'une violence du symbolique, cette violence qui impose un discours sur l'être, des mots sur les choses, des procédures sociales sur des gestes et des mouvements et des pulsions. Ainsi la prohibition de l'inceste, et par extension des séries de prohibitions, seraient assimilables à la violence inhérente à tout ce travail de la symbolisation qui arrache l'humain à sa condition primitive, naturelle, ou animale. Envisager de la sorte cette violence fondatrice suppose de la distinguer de la violence comme agression accidentelle, atteinte portée contre les biens de l'homme et contre ce qui serait le bien des biens, soit son appartenance à l'universelle condition humaine.

[1] Psychologue, Directeur de recherches, Université Paris Diderot, Centre de recherches psychanalyse, médecine, et société, claudewacjman@wanadoo.fr

[2] Psychologue, psychanalyste, Maître de conférences en psychologie clinique, Paris X Nanterre, Centre de recherche psychanalyse médecine et société, Paris Diderot.



Ce qui caractérise la violence c'est qu'elle nous met en demeure de répondre. C'est au-delà de toute réaction du caractère une épreuve de subjectivation. La clinique sera souvent alertée par les violences qui se nourrissent des processus de destruction d'autrui ou de soi-même. Ce qui n'exclut pas non plus de penser une autre face de la violence, non celle qui joue dans l'excès et l'effraction, mais celle qui empêche précisément l'excès lorsqu'il est au service de la subjectivation et la division subjective. Violence du lisse, du silence, du gel. Il faut aussi tenir compte de la violence institutionnelle, réponses administratives dévoyées d'une clinique institutionnelle où l'on oppose financièrement le qualitatif au quantitatif. Bien évidemment, les différentes lectures de la violence avec leur appareillage explicatif vont considérablement influencer le traitement social de la violence. Le débat entre l'inné et l'acquis est éminemment politique, du moins dans ses conséquences. La fabrique sociale de la violence appelle plutôt des réponses qui engagent à agir sur les procès de socialisation. La lecture psychanalytique appliquée aux exigences de la thérapie invite plutôt à une politique de soin psychique qui redonne une responsabilité au sujet par rapport à ses désirs et à son lien aux altérités. Dans l'ensemble des textes recueillis dans ce numéro, nous lisons comment nos collègues ont mis l'accent sur la violence chez les adolescents, les mineurs de justice, les scarificateurs, les errants, ceux qui sont particulièrement vulnérables. Il y a les enfants instables, précurseurs des délinquants, comme on a voulu le faire croire, et des lieux où la violence se confronte à des règles éducatives et à des réponses institutionnelles médiatisées. La violence s'exprime à partir des contraintes corporelles dans l'univers carcéral ; celle de la rue en Amérique Latine, combinant les assassinats et la vue des cadavres exposés. Face à l'ampleur de ce phénomène social, qui touche trop souvent les déshérités de la société, et souvent sur ces deux faces de la violence, on réfléchit aussi sur la notion de respect, dans une optique psychanalytique.